

De l'essence de la traduction: des choix et des frontières

Slav Ognyanov PETKOV

Université de Plovdiv «Paissii Hilendarski»

Résumé

Réduite par certains auteurs à une simple activité de réécriture, la traduction en tant que domaine d'études semblait, des siècles durant, dans une multitude d'idées, plus imprécises les unes que les autres. Aujourd'hui elle a sa théorie, ou plutôt ses théories, plus compliquées les unes que les autres. Nous allons essayer de cerner les limites de son essence, en donnant des réponses à des questions comme: « Est-ce que nous pouvons parler d'un art de traduire? », « Est-ce qu'il faut apprivoiser les textes à traduire? », « La traduction est-elle seulement un fait de linguistique? », « Comment (se) passe la culture par la traduction? ».

Mots-clés

linguistique, traduction, altérité, contact de langues, structuralisme, détail

« "Such a language!" she groaned, and in mock pain clutched her brow. "Too many words. I mean just the words for *vélocité*. I mean 'fast.' 'Rapid.' 'Quick.' All the same thing! A scandal!" " 'Swift,' " I added. "How about 'speedy'?" Nathan said. " 'Hasty,' " I went on. "And 'fleet,' " Nathan said, "though that's a bit fancy." " 'Snappy!'" I said. "Stop it!" Sophie said, laughing. "Too much! Too many words, this English. In French is so simple, you just say 'vite.' »

William Styron, *Sophie's Choice*, 1979

1. Essai de définir, essai de comparer

Nous avons décidé de commencer par ce petit extrait, tiré du roman *Le choix de Sophie*, non seulement parce qu'il a l'honneur de

faire partie d'une oeuvre magnifique autant que tragique, où nous pouvons nous heurter, à travers le fabuleux destin de Sophie, à cette réalité du Vingtième siècle qui a définitivement enterré la grandeur humaine et a fait naître les murs de soupçons, mais aussi – et surtout – parce que nous croyons que tout l'édifice – énorme, imposant – de l'activité traduisante, repose sur un choix: traduire, c'est choisir de partir et de revenir après afin d'enrichir un paysage littéraire bien circonscrit dans l'espace et dans le temps.

C'est aussi parce que ce petit passage contient l'idée de rapidité, sous des formes différentes; cette rapidité vertigineuse, rapidité-reine, si chère au siècle précédent... Iana Iazova avait qualifié son époque de « rude » et de « pressée » dans la préface de son premier roman *Anna Dulguérova* (1936). La grande vitesse continue à triompher, et à effacer le désir d'effort aujourd'hui encore. L'effort est critère et phare; comme nous sommes dans l'Âge de la vacance (conséquence grave des deux grandes guerres avant tout) où il n'y a presque pas de critères, nous pouvons constater que cette situation est loin d'être surprenante.

Dans un second temps, cette conversation, centrée sur un champ lexical bien défini, souligne les différences qui existent entre l'anglais et le français, et l'impossibilité, cernée par Sophie à la fin, qu'on transfère toutes les nuances, toutes les beautés cachées derrière les mots anglais, dans le français. Ce point de vue se rapproche de la vision structuraliste en linguistique suivant laquelle c'est pratiquement impossible de traverser les frontières séparant les langues, tout simplement parce que ces dernières sont tissées de structures formées de groupes d'éléments uniques, s'opposant les uns aux autres. Le tout ainsi développé est appelé « système linguistique », contenant des faisceaux d'idées concrètes du monde qui nous entoure.

Mais Sophie n'a pas raison maintenant. Nous pouvons trouver les équivalents des mots proposés dans le système français, donc le transfert purement linguistique reste quand même tout à fait possible; on a « rapide, prompt, vif, précipité, allègre, pressé, hâtif »... Les nuances de la rapidité sont bien ancrées dans chaque actualité, nous paraît-il. Le français n'y échappe pas.

Le langage tout entier repose sur des choix. En choisissant de communiquer, on part à la recherche d'une altérité. On réduit la réalité, et ce n'est qu'ensuite qu'on envoie des messages dans le but de recevoir *d'autres* messages provenant *d'autres* personnes.

En traduisant, nous acceptons d'entrer dans un processus de communication spéciale, considérée par Juliana House comme secondaire (House 2009: 13). En interprétariat, nous pouvons dire que l'interprète a un message à transférer. Celui-ci s'ajoute au schéma de la communication traditionnelle, comprenant le locuteur et l'interlocuteur. Entre la verbalisation et la réponse attendue, se faufile « un besoin de pigeon », pour ainsi dire.

Or, pour nous, ce serait bizarre de taxer un texte écrit de trois cents pages de « message ». Dans le cas de la traduction, il s'agit plutôt tout simplement du résultat d'un passage, ou le passage lui-même. Traduire serait alors faire passer surtout d'une langue / culture dans une autre langue / culture, toujours plus tard sur le plan du temps concernant la dichotomie « original / texte traduit ». Anthony Pym a souligné cette spécificité, en se référant à l'**anuvad** – terme sanskrit faisant apparaître la traduction en « **répétition** » ou en « **dire plus tard** » (Pym 2010, e-book). Et puis, il n'y a pratiquement pas d'interaction directe entre le traducteur et le lecteur.

Certes, à travers les âges et les paysages, nous pourrions constater des conceptions de la traduction bien plus larges. Dans son article *Le chat est sorti du chat et il n'est resté que le corps du chat*, Marcelo Backes nous présente le point de vue de l'écrivain brésilien Guimarães Rosa :

Quand j'écris un livre, je fais comme si je « traduais » un certain *original*, existant ailleurs, dans le monde astral ou au « plan des idées », des archétypes, par exemple, je ne sais jamais si cette traduction est correcte ou erronée. Ainsi, quand on me « re »-traduit dans une autre langue, je ne sais jamais, de la même façon, en cas de divergences, si ce n'est pas le Traducteur qui, de fait, est tombé juste en rétablissant la vérité de « l'original idéal », que moi j'avais abâtardi... (Backes 2007, e-book)

Dans ce petit paragraphe la création d'originaux est considérée comme traduction. Cette manière d'analyser les activités liées à l'art est très intéressante. En suivant le fil de cette pensée, nous atteindrons à la conclusion que finalement l'homme ne pourrait créer, et que certains (des élus, certainement) ne seraient que des médiateurs entre un univers lointain et notre monde, donc des re-créeurs. Boris Naïmushin a défendu une thèse pareille dans son livre intitulé *De la*

traduction et de la Bible (Naïmushin 2009). Il y a de grands débats lourds dans cette direction; les réponses aux nombreuses questions à ce sujet sont encore invisibles à l'horizon. Mais compte tenu de la citation, nous voudrions affirmer ici qu'il serait bizarre de dire que la traduction est une production d'art. Il s'agirait plutôt d'une sorte d'habileté lors d'un transfert d'un énoncé, d'un texte, etc. se produisant de la langue A à la langue B, suite à l'effort d'un traducteur. De nos jours il nous semble que le substantif « art » est collé facilement à bien des opérations banales ; par exemple, nous avons entendu parler d'un art de conjuguer.

Dans un second temps, nous souhaiterions orienter votre attention vers la traduction et les comparaisons, plus pittoresques les unes que les autres, qui la poursuivent dans des buts différents. Le poète gallois Ronald Stuart Thomas s'est exprimé dans une épigraphe :

A poem in translation is like kissing through a handkerchief.
Un poème traduit est comme un bisou à travers un mouchoir.

La douceur d'un mouchoir est bien palpable. Nous imaginons ici l'un des mouchoirs exquis en soie dont l'élaboration coûte pas mal d'efforts. Il présuppose une forme de contact, voilà ce qui est d'une importance incroyable. Choisir de ne pas traduire parce qu'un écran ou un film en lettres / sons s'installe entre un texte et nous, c'est choisir une capsule, linguistique et culturelle à la fois, qui ne mène à rien, ni à personne. S'étant inspirée de la phrase de R. S. Thomas, Menna Elfyn a révélé dans une interview en 2002³⁸:

In the poem, I am trying to challenge the assumption that all you can do is get that close – a kiss through a handkerchief. Even that recognition brings you closer to what it is to be human, which is what we're after in poems. And even that is far better than not attempting at all to connect.

Dans le poème, je j'essaie de remettre en question l'hypothèse selon laquelle tout ce que vous pouvez faire, c'est atteindre cette proximité – un bisou à travers un mouchoir. Mais même cette reconnaissance vous rapproche de ce que c'est que l'homme, c'est ce que nous recherchons

38 _____ <<http://www.ashevillepoetryreview.com/2002/issue-12/interview-with-menna-elfyn>>, consulté le 04 novembre 2013.

dans les poèmes. Et même cela, c'est beaucoup mieux que de ne pas essayer du tout d'entrer en contact.

De telles opinions optimistes enlèvent les barrières imposées par des tas de préjugés, et nous incitent à nous élancer dans la recherche des contacts de langues. La traduction en est l'un des plus fructueux. Georges Mounin fait partie du groupe des premiers linguistes à s'en être rendu compte et à avoir pensé sérieusement à la perspective devant cette activité qui s'est avérée plus que nécessaire, voire cruciale, dans *Les problèmes théoriques de la traduction* (1963) :

III La traduction, donc, est un contact de langues, est un fait de bilinguisme. (...)

2.L'utilisation des calculatrices électroniques comme possibles machines à traduire pose et va poser des problèmes linguistiques liés à l'analyse de toutes les opérations de traduction considérées comme telles. (Mounin 1963: 8)

À présent, la panoplie de points de vue dans la matière continue à grandir. Juliane House parle dans son livre *Translation*, paru en 2009, de « remplacement » d'un texte avec un autre texte.

Translation is the replacement of an original text with another text.

La traduction est le remplacement d'un texte original avec un autre texte. (House 2009: 3)

Nous trouvons cette affirmation étrange. Le texte traduit ne constitue pas une œuvre différente ; il est sans doute porteur d'une altérité dans la culture cible. Et cette altérité, il la tient de son original. Le traducteur déplace les textes dans l'espace et dans le temps plutôt que d'effectuer des opérations de remplacement.

D'autres auteurs, comme Anna Dimova, s'arrêtent sur des morceaux textuels tirés de chefs-d'œuvre littéraires contenant des pensées sur la traduction pour alimenter une sorte de discussion avec le lecteur (Dimova 2000: 11-12) :

Cependant, il me semble que traduire d'une langue dans une autre, à moins que ce ne soit des reines de toutes les langues, la grecque et la latine, c'est comme quand on regarde les tapisseries de Flandre à

l'envers, on voit bien les figures, mais elles sont pleines de fils qui les obscurcissent, et ne paraissent point avec l'uni et la couleur de l'endroit. (Chapitre : *Qui traite de l'aventure de la tête enchantée, ainsi que d'autres enfantillages que l'on ne peut s'empêcher de conter*; *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, deuxième partie ; Miguel de Cervantes; traduction: Louis Viardot, 1836)

Enfin, Iréna Kristéva essaie d'apporter sa pierre à l'édifice en perpétuelle construction qu'est la relation qui lie un original donné à un reflet, sous forme de traduction, qui gravite autour d'époques et de territoires. Dans *Pour comprendre la traduction*, elle écrit :

(...) toute carte présente un modèle abstrait et simplifié, donc incomplet, de la réalité. La traduction ne coïncide pas avec l'original comme la carte ne coïncide pas avec le territoire. Elle reste toujours incomplète et imparfaite par rapport à l'œuvre à traduire. En tant que traduction, elle ne peut pas prétendre occuper dans une culture la place qui revient de droit à celle-ci. Elle arrive, cependant, pour enrichir cette culture par son étrangeté, en espérant être accueillie dans sa différence. (Kristéva 2009: 9)

« Carte » et « territoire » ont toujours entretenu des rapports ambigus que certains arrivent à éclaircir et à appliquer avec succès au cours d'un processus d'orientation. Cependant ce n'est pas le cas de beaucoup d'autres personnes – dont au moins l'une des *beautés désespérées*³⁹ et nous: lire une carte, et la comprendre, pourrait forger un véritable défi, voire une impossibilité de franchir des frontières, qu'elles soient matérielles ou immatérielles.

2. Du traducteur, du fardeau

Le traducteur est comme cette princesse, sans nom, d'un conte germanique – *Les trois corbeaux*, vous vous en souvenez sûrement, il a été traduit en produit de télévision en 1988, dans le cadre d'une série TV, destinée aux enfants, *The Storyteller*. Cette dame, poursuivie par une malédiction, a dû se taire pendant trois ans pour sauver ses frères

39 *Desperate Housewives* au Québec. Felicity Huffman a révélé, dans une interview pour *US Weekly* (11.01.2012): « I don't understand how to read a map. I'm serious. » <<http://www.usmagazine.com/entertainment/news/25-things-you-dont-know-about-me-felicity-huffman-2012111#ixzz2jg4dQhoR>>, consulté le 04 novembre 2013.

transformés en corbeaux. Sa tâche s'est révélée incroyablement dure, presque impossible. Pourtant elle a réussi; aux moments colorés par un désespoir indescriptiblement profond, la princesse creusait des trous dans la terre, et y mettait ses cris. Le fait d'avoir enterré ses propres sons la rendait calme dans l'enfer où il se trouvait qu'elle existait. C'est de cette manière que la pauvre princesse, porteuse d'une mission noble, a pu mener à bien toute la trame de l'histoire. Elle enterrait ses propres cris, malgré son droit au cri audible, dans l'intention bénigne que comporte en soi le désir de protéger et sauver.

Chaque mot écrit est cri. Chaque processus d'écriture fait naître une longue – le plus souvent – suite de signes occupant deux étages, celui des morphèmes et celui des graphèmes, nous apprend la linguistique contemporaine (Riegel 1994). Cette maison à deux étages a toujours de quoi surprendre. Il suffit de quelques briques, et on peut bâtir toute une tour splendide. Quelques bribes d'une conversation simple le prouvent.

Si le traducteur a une mission, c'est précisément celle de faire très attention à la reconstruction de la maison de l'autre, à l'autre bout du monde. Il doit l'enterrer, sa pensée personnelle, car l'intérêt de la traduction, ce sont les puits d'une altérité. Il ne doit pas se permettre, suivant sa pulsion, d'ajouter des mots au texte provenant d'un autre être humain, ou d'en omettre. Le grand exploit que propose la traduction réside là, dans l'enterrement de cette pulsion, et dans le transfert du cri de ce qui est étranger. Le vrai traducteur est par conséquent médiateur entre deux cultures. La responsabilité et l'honnêteté sont ses deux compagnes. Bien sûr, rien ne l'empêcherait de se lancer dans l'explication du texte traduit, lorsque c'est nécessaire.

3. De l'importance du détail

Avec le développement des technologies, les admirateurs de la rapidité espéraient avoir accès aux textes en langues étrangères sur-le-champ. Or, une telle expérience reste plutôt au niveau d'une science-fiction; il se peut qu'elle se réalise un jour. Cette couche de cultures, cette boule de curiosités, de clartés sinueuses, bref – d'ambiguïtés que contient une langue, voilà l'obstacle principal devant la machine en traductrice suprême. L'unité de traduction pour nous c'est le détail. Cela peut être un mot, une expression figée ou toute une phrase. Le traducteur en est conscient et a d'ordinaire du flair. Il est apte ainsi à l'explicitation du texte en contexte: sans y faire irruption il a la

possibilité de se tenir près du texte, en ajoutant de petites notes explicatives, en bas des pages. À la différence de Dominique Aury, nous considérons que cette pratique n'a rien d'une honte infernale, horrifiante. Au contraire, au moyen de ces actions clarifiantes, la traduction est capable de faire franchir aux lecteurs les frontières séparant les cultures – toujours dans l'espace et dans le temps. Par exemple, lorsqu'un auteur américain évoque le troisième jour de la semaine, il faut dire qu'il s'agit de « mardi », et non de « mercredi » (comme c'est le cas en Bulgarie). Quand un auteur espagnol parle du jour porte-malheur, il a « le mardi 13 » en vue, nous communique Anthony Pym (Pym 2010, e-book). Nous sommes pour le transfert direct de ces aspects particuliers, très spécifiques parfois, des œuvres ou des énoncés en général. Le traducteur est capable de faciliter l'échange culturel, en se vouant à un essai d'expliquer la différence d'une manière objective. C'est beaucoup plus logique de suivre la forme et le cadre fixés par l'auteur lui-même que de les changer. Donc, l'interculturel se passe non seulement à travers le texte, mais aussi dans les notes du traducteur.

Conclusion

Traduire, nous le répétons, c'est avant tout partir, briser les barrières linguistiques et revenir sur le papier. Les traducteurs savent faire tout cela, même les plus traîtres. C'est au contact des langues que les cultures reçoivent couleurs et faits précieux. Voilà pourquoi nous pensons que la traduction est un acte de respect envers l'autre (plutôt que de l'art). Renoncer au dilemme « all or nothing » quant à la forme textuelle, se taire au profit de l'altérité intrinsèque, et expliquer cette dernière quand une telle exigence apparaît – voici le pense-bête que nous proposerions à chacun ayant osé entrer, à pas ouatés, dans la galerie de questions, point de départ de toute aventure liée à la traduction.

Bibliographie

Backes 2007: Backes, Marcelo. « *Le chat est sorti du chat et il n'est resté que le corps du chat* ». Guimarães Rosa: un problème classique d'orientation dans l'activité de traduction in *De la traduction et des transferts culturels (Kindle for Android Edition)*, Paris, L'Harmattan, 2007. E-book.

- Dimova 2000: Dimova, Ana. *Introduction à la théorie de la traduction*, Shumen, Presses Universitaires « Konstantin Preslavski », 2000.
- House 2009: House, Juliane. *Oxford Introductions to Language Study: Translation*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- Kristéva 2009: Kristéva, Iréna. *Pour comprendre la traduction*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Launay 2006: Launay, Marc de. *Qu'est-ce que traduire?*, Paris, VRIN, 2006.
- Mounin 1963: Mounin, Georges. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.
- Naïmushin 2009: Naïmushin, Boris. *De la traduction et de la Bible*, Sofia, Nouvelle Université Bulgare, 2009.
- Pym 2010: Pym, Anthony. *Exploring Translation Theories (Kobo for Android Edition)*, London and New York, Routledge, 2010. E-book.
- Riegel 1994: Riegel, Martin. Pellat, Jean-Christophe. Rioul, René. *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 1994.